

THÉÂTRE

Œdipe, drame en 3 actes de M. André Gide, au Théâtre de l'Averne.
— *Le Roi Lear*, de William Shakespeare, adaptation en 13 tableaux de M. Charles Meré, à l'Odéon.

On n'est jamais en peine d'écrire quelques pages à propos de M. André Gide, alors même que le nouveau prétexte qu'il leur fournit n'est pas des meilleurs, comme il arrive aujourd'hui. Cet auteur vient de composer, puis de faire représenter un ouvrage que lui inspira la fable d'Œdipe. On ne voit pas au premier abord que rien le prédestinât impérieusement à s'occuper d'Œdipe, mais le choix d'un sujet par un écrivain, la convenance qui se voit entre eux est chose dont on ne peut pas plus disputer que des goûts ou que de l'amour : elle est fatale et M. Gide, contre toute attente, vient d'écrire un *Œdipe*. Voilà qui montre une fois de plus comme les choses humaines répondent mal à nos préventions. Rien nous prévenait-il d'ailleurs qu'il aurait de nouveau la curiosité de revenir à la littérature dramatique, où il s'essaya il y a tantôt trente-cinq ans, dans *Saül* pour s'en détourner il y a plus de trente ans, après le *Roi Candaule*? Voici donc qu'aux deux extrémités de sa carrière des œuvres pour le théâtre vont se faire pendant et se répondre. Peut-être vont-elles nous servir mieux que rien autre à mesurer le chemin parcouru dans ce long espace de temps : trente-cinq ans et plus de vie

littéraire. Dieux! Ce que cela peut représenter! N'y pensons pas. Cette affreuse méditation nous entraînerait trop loin.

J'ai toujours considéré *Saül* comme une des œuvres capitales de M. Gide. On y reconnaît cette abondance, cette pleine densité des œuvres où la jeunesse exprime son ardeur. Je ne pense pas que l'on puisse attribuer cette qualité à *Œdipe*, qui expose la maigreur de celles où l'âge trahit sa lassitude et son indolence. La première montre dans un beau désordre tout ce que l'auteur doit apporter et, chose bizarre, la dernière fait voir les influences qu'il a subies. N'est-il pas curieux que ce soit de la pièce du jeune homme que l'originalité s'exhale, alors que l'on reconnaît la trace de maint apport extérieur dans celle de l'homme qui n'est plus jeune?

Tout ce qui devait se développer depuis *l'Immoraliste* se trouvait déjà contenu dans *Saül*, surtout la nuisance à soi-même, qu'Edgar Poe nomme perversité et qui constitue peut-être le plus curieux domaine où M. Gide ait exercé sa subtile analyse. Pour écrire *Saül*, il n'avait besoin que d'être lui-même. Mais sans Shaw, sans Freud, il n'aurait pas doué Œdipe de la plupart des traits qu'on lui voit et c'est chose bien singulière que cet homme paraisse beaucoup plus influençable dans l'âge où il passe pour un maître que dans celui où il pouvait encore être un disciple.

Œdipe de M. Gide est un de ces capitaines vainqueurs, à odeur forte sans doute, dont il nous suggéra l'image autrefois. Il a peu de scrupules et n'est donc point construit pour avoir ce sentiment des responsabilités qui accable le personnage de Sophocle. Il se montre assez libre d'esprit pour ne pas porter aux serments le respect religieux qui oblige son devancier à se châtier lui-même. Bref, quand on le voit se présenter au public : « Je suis Œdipe » (et l'on se souvient que la première parole de Saül était : « Je suis pourtant le roi Saül », et que l'un des premiers mots prononcés par Gygès dans le *Roi Candaule*, c'était « Moi, Gygès »), quand donc on le voit se présenter au public, on suppose que ce personnage, tel que l'a conçu M. Gide, n'agira pas comme les autres Œdipe qui l'ont précédé et que l'ouvrage s'amusera à corriger le mythe comme s'avan-

tura parfois à le faire l'auteur des *Moralités Légendaires*, dont les générations actuelles se détournent, mais auquel on sait que M. Gide conserve une admiration fidèle.

Œdipe jouissant en paix du fruit du parricide et s'installant avec clairvoyance dans l'inceste, comme d'autres porte-paroles de M. Gide s'installent dans leurs péchés personnels, voilà qui eût été gidien. Parce que l'on reconnaît au passage quelques idées que M. Gide développa plusieurs fois, parce que l'on reconnaît aussi des formes de ce que j'appellerai sa rhétorique, plusieurs commentateurs veulent voir dans cet Œdipe partiellement renouvelé un type essentiellement gidien. Je crois qu'il l'est au contraire aussi peu que possible et, chose singulière, j'imagine qu'il se présente ainsi contre la volonté de son auteur dont on doit voir là comme une sorte de défaillance d'esprit.

Cette impression de défaillance se fortifie à mes yeux par d'autres signes de faiblesse. La conduite du drame, par exemple, est beaucoup moins habile que ne l'était celle de *Saül*. Le drame biblique, par son progrès, par son détail, suffisait à lui seul à nous instruire de l'aventure qu'il rapportait, mais si la tragédie d'*Œdipe*, qui est infiniment plus populaire que celle de *Saül*, ne meublait à l'avance l'esprit de tous les spectateurs, l'ouvrage de M. Gide ne réussirait pas à les en informer.

On y rechercherait en vain cette poursuite haletante de la vérité où se livre fiévreusement le héros sophocléen. On ne le voit ni disposer soigneusement lui-même les pièges où il s'embarrassera, ni sous ses propres pas fouiller en quelque sorte la terre où il va s'engloutir. On s'étonne qu'ayant mis si peu d'ardeur à s'engager dans cette terrible aventure, il ait celle de se punir cependant conformément à l'épouvantable tradition, et cette discordance ne semble pas l'effet d'une volonté très assurée, mais plutôt d'une certaine maladie. L'*Œdipe* de M. Gide est une sorte de monstre, un sphinx lui-même composé de parties hétérogènes et qui va crever les yeux d'un sceptique avec les ongles d'un fanatique. Très satisfaisant? Assurément non. C'est un badinage un peu pédant griffonné par délassement sur les marges d'un vieux livre d'école retrouvé.

Jean Cocteau